

Nota poetica

Vers une poétique pour aujourd'hui

Michel Deguy

1. Le changement de paradigme

Le changement du paradigme est un changement de comparant.

Ingrédients:

Résumé. La vue doit se changer en vision (Mallarmé; Hugo; Rimbaud). Mais la grave mutation en cours est que la vraie vie est présente – à l'écran; au prix de la transmutation de la chose devenue l'«image» – qui n'est certes pas son image au sens de la poétique (quand faire, c'était dire) – ... et de la sortie du langage (Godard). Mais l'homonymie qui favorise le ne-pas-s'en-apercevoir¹ est le voile de notre ignorance.

La poésie ne fait pas diversion! L'événement est notre maître: image terrible/ apitoyante du Mahometland. L'autre cap, derridien, est autre que le cap-italisme technologique-culturel-mondialisé-irréversible. La pensée a été changée en «intelligence» – sur le modèle de l'ordinateur. Le changement de paradigme est un changement de comparant.

En deuxième partie je parle de la traduction. «Je réservai la traduction». Traduire autrement: la transformation du trans. La traduction est une forme donatrice au cœur de l'écrire. «Ça donne...» Donnant donnant donnant... tâche infinie.

La brièveté d'une séance de présentation anniversaire (le n° 150) et de lectures nombreuses contrecarre le désir d'un long avant-propos apte à situer une revue fidèle à sa tâche de revoir, et cette singulière «conscience collective» malgré tout, qui ne parle aucunement d'une seule voix dans la circonstance présente, dans l'événement, si selon le mot fameux l'événement est notre maître.

La poésie ne fait pas *diversion*. Pas davantage unanimité d'opinion. Elle n'a pas seulement *des* choses à dire mais les choses à dire. Les choses de la poésie ne sont pas un secteur, un sous-ensemble, et replié sur sa *techné*. J'essaye en quelques instants d'en faire entendre une responsabilité, en prenant ces choses sous deux

¹ *Lanthanesthai* grec, auxiliaire qui nous sert (!) depuis 2500 ans.

aspects actuels – si «aspect» convient bien à dire la relation entre *phénomène* et *logicité* («logie»).

D'abord donc je regarde les choses en tant que changées en *images* (dans l'équivocité homonymique). Et ensuite (deuxièmement) j'*avance* un propos en avant-propos condensé pour un poème traductible.

1. *La vue et la vision*. Je cherche à saisir quel tremblement de (la) terre nous échappe encore tout en nous échéant, dans le tremblement insensé du sens dont l'homonymie (voile d'ignorance) trouble la clairvoyance. Je parle des images et des choses. Déjà Rushdie fut condamné à mort pour avoir NUI à l'*image* de l'Islam. (Autre exemple récent: un chef de l'opposition reproche aux «autorités» de «nuire» à l'*image* de l'autorité, etc.) Et passim: Hier, dans *le Monde* (29.1.2015), nous lisons: «C'est en fonction de l'*image renvoyée* par les classements que beaucoup d'étudiants font leur choix d'orientation». L'image est la réalité. Or l'image n'a plus rien à voir (c'est le cas de le dire) avec ce qu'elle fut et était au cours des siècles. Mutation! L'injonction... «sociétale» du Présentateur maître de la Présentation télévisuelle est: «Vivez en direct les images que nous recevons» (ou bien il ne mentionne même pas «images», et nous fait entrer dans la *phauto* au cri de «*Leben das Auto!!*»).

La *vraie vie* est enfin *présente!* Opération magique dont la fantasmagorie publicitaire mondialisée, plus puissante 10ⁿ fois que jamais ne fut propagande fasciste ou nazie, donne pour *présence* la photographie (la vue à l'*écran*) de ce qui jamais ne tomba, à jamais ne tombera dans mon expérience.

Maintenant, la poésie: que dit la poésie? Que la *vue* doit être changée en *vision*. Je détourne la distinction fameuse de Mallarmé (sixième strophe de la *Prose*): «/ dans une île / que l'air charge de *vues* et non de *visions*».

La vue, celle de la perception incessante, et qui regarde l'écran, la «visualisation», donc, «doit» être échangée en *vision*. Le «doit» ici est celui d'une responsabilité prise par le poème (l'art en général). Cette «vision» se distingue essentiellement du «Tu as des visions, mon pauvre!», du vague rêve, du cauchemar, de l'hallucination, de l'extase ... C'est la vision noétiquepoétique, dont je vais prendre exemple à l'instant chez Victor Hugo – pour me faire entendre.

Mais auparavant un mot de l'événement: que voit-on du monde «mahométan». J'emploie ce synonyme pour pointer ce monde dans le monde de la terre qui prend le monde du Maghreb à l'Indonésie, où la représentation de Mahomet soulève, non plus le «printemps arabe», mais l'horrification du «blasphème»... En quoi s'est changé le monde musulman dans l'*optique*, de l'humanité *téléspectatrice*? En deux masses gigantesques (nullement «races» ni «peuples»), disons deux Léviathans effrayants, le terrible et le pitoyable. D'une part: des multitudes, des foules «innombrables» hurlant à mort dans l'unanimité de la fureur homicide. Et d'autre part ou en même temps des populations gisant sur le sol brûlant ou glacé, atterrées, *déterrestrées*, avec des dizaines de

milliers d'enfants dé-scolarisés sous les tentes. (Pour ne rien dire ici des trois grandes autres «IMAGES» de l'Orient en Islam, qui font aujourd'hui réalité²: la prosternation synchrone dite «prière»; le voilement des femmes *désenvisagées*; les *quartiers* (un marché par exemple) changés en fleuves de sang par le suicide explosif des martyrs).

C'est ce que nous, humains par milliards, devenus dans notre être des spectateurs en «images», voyons, et d'une certaine manière «connaissons» de l'Islam; l'Islam du dehors dans cette transmutation, où les choses sont devenues les images. Je ne dis pas *leur* image. Cette imagerie *contemporaine* (plus moderne que «moderne») aphasique, alogique, sous l'alibi de l'indicible qui envahit la psyché, et dont la violence sidère l'imagination mnésique.

Maintenant permettez-moi, pour me faire comprendre vite, de repartir de Victor Hugo.

Victor Hugo n'avait pas des «flashes»; il ne s'agit pas de «flashes».

Si tu ne dis pas ce qui est à voir, si tu ne *montres* pas ce qui est visible, alors tu ne vois rien. Si tu ne dis pas «quelquefois ce que l'homme a cru voir» (Arthur Rimbaud), alors non seulement tu ne parles pas, mais tu ne vois pas «ce qui se passe». Les deux *visions* léviathanesques évoquées à l'instant sont «hugoliennes»... ou plutôt le seraient, si ce qui est à voir (que vous pouvez indifféremment appeler l'*invisible*, comme peut-être appelé *fable* l'ineffable) ne pouvait l'être (comme il le fut par le poète) que par les dires du dire! Si donc le filmable (que j'appelle, en pidgin d'aujourd'hui, le *screenisable*) pouvait attendre sa *diction* pour avoir du sens! Le poème (hugolien) est la vision œuvrée dans la langue (même si toute la poétique ne consiste pas en cette seule saisie de l'aspect). Et je note au passage que pour la pensée de la différence de l'*engagement* et du *témoignage*, c'est une limite que le témoignage affronte: l'échelle du témoigné véridique, de la réalité documentée, ne peut laisser en dehors de lui «la vision», caractéristique de son échelle à elle, sans manquer à la vérité.

Une lumière éclaire les choses ... Laquelle ? Celle qui vient *avec* le soleil (et donc qui est *comme* le soleil depuis la Genèse et Platon); qui «*éclaire tout* homme venant en ce *monde*». Vous reconnaissez les mots du Prologue: au commencement était le Verbe, le dire (*legein* chez les Grecs). La révélation est celle du langage (à lui-même?).

Pour contredire la mutation en cours (que Godard vise avec son titre «Adieu au langage») je prends aussi ce biais: contrairement à l'usage maintenant régnant («aujourd'hui *régnant* désert», pour parodier un titre de DuBouchet), celui de l'empire de l'idéo-logie unique ..., il ne devrait pas s'agir de «changer de logiciel». *L'autre cap*, celui de Derrida, c'est de prendre un autre cap que ce cap «numérique» de l'époque. Et donc de les maintenir associés en même temps

² Ce qu'est devenue l'extraordinaire «imagerie» contemporaine, le prodigieux écran où nous vivons: la photo ne donne pas la réalité du réel, que nous cherchons en «vérité», i.e. en paroles.

puisqu'il n'est pas question, ni possible aucunement, de «quitter la technique»! Dès qu'on parle en «logiciel», on quitte la chose. Le socialisme n'était pas un logiciel; moderniser une vision en logiciel *politique*, c'est se couper de la philosophie politique, de la compréhension de la chose politique. Mais la pensée a été changée en «intelligence», celle du QI, c'est-à-dire en capacité-virtuosité combinatoire dont l'ordinateur est le *modèle*. *Le changement de paradigme est un changement de comparant!* La pensée en tant que cérébelleuse neuronale est comparée au grand Robot (ou au petit robot «intelligent» de la ménagère automobile). Or la pensée de l'être-parlant, que Spinoza appelait la Raison, Kant le jugement, cette noëse comparante, est tout autre chose que l'intelligence d'une «machine intelligente»³.

2. Et plutôt que de vous lire un poème, que je vais publier en 20 langues, je vous dis pourquoi j'ai ce projet – en guise de remarque sur le *traduire* aujourd'hui.

La revue Po&sie traduit – et ce faisant, questionne le traduire. Or ce numéro 150 accueille (parmi d'autres!) un poème écrit à la mort d'un ami. Dont j'ai aussitôt fait le projet (pour ainsi dire impliqué dans ce cas par sa destination), de faire éditer la traduction, sa translation «simultanée» (dans l'autre acception que celle de la «cabine des traducteurs»)... en 20 langues (c'est-à-dire potentiellement «cent»). Pourquoi?

Je repars de la fameuse formule d'Arthur Rimbaud «je *réserve* la traduction», que j'entends comme proposition de ne plus parler de l'opération poétique («quand *faire*, c'est *dire*») comme «expression» d'un vécu-ressenti. En d'autres termes: le poème «pour soi» n'est pas une transaction traductrice. Le poème ne «*traduit* pas en mots»... (autre chose ... que du verbe). Ne traduit rien. Dans la mesure où «l'original» n'est pas une «traduction», le traduire alors, délivré de son *service* (à certaines conditions, bien sûr), n'a plus à fournir une traduction mais une copensée.

Un autre mode du *trans* se cherche ici (trans-action, trans-ition, transgression); est préféré à celui du régime de la fidélité, préféré à l'ex de «expression». L'abyssale différence entre langues est recreusée, repratiquée, par leurs littératures: les œuvres protègent les langues en les «plongeant», eût dit Baudelaire, dans la réserve de leur idiomaticité, i.e. leur «future vigueur» (Arthur Rimbaud). Le poème de départ (celui-ci) déchaîne des re-départs plutôt que des arrivées. Il est l'occasion de transformations. La *mésentente*, la *mé-prise*, le *mal-entendu* irrémédiables entre langues se font «origine», en ce sens qu'une autre langue «originale», celle qui le reçoit, en hôtesse, le polymérise, donne une autre chose d'un «même». Sortant de l'identité d'un littéralement propre jaloux, le à-contre-sens devient un autre sens. Une *altération peut* (attention, pas automatiquement dans le n'importe quoi inattentif, mais selon la connaissance des langues) *donner*. «Qu'est-ce que *ça donne?*» demande le co-traducteur⁴. Si la FORME en général est *donatrice* (c'est sa définition), la traduction est une forme qui donne. Donnant

³ De même que l'opinion, fondement de la démocratie au XVIIIe siècle n'est en rien celle d'aujourd'hui. La logosphère rêvée par Teilhard de Chardin a muté en blogosphère.

Donnant Donnant ... change infini sans remboursement, sans «rétribution» égalitaire. C'est la «grande tâche» de la traduction.

2. Le Leiris

Une relique: Pâques

Michel Leiris écrit: «/Le but assigné à la poésie /: restituer au moyen de mots certains états intenses, concrètement éprouvés»⁴.

Pas pour moi – même si cette définition est assumée par un grand nombre d'écrivains du xx^e siècle, et par la plupart des «poètes» du xxi^e siècle – et par des linguistes éminents, tel Benveniste, tentant de circonscrire théoriquement un «langage poétique» spécifique en rapport avec la subjectivité émotive.

Je vais dans l'autre direction: il s'agit de faire écouter-voir, à beaucoup, «la beauté du monde» qu'il y a; et, plus rigoureusement, l'attachement à la relation du monde et de la terre en langage des langues, dans ce temps de mutation que la déterrestation et l'extraterrestation accaparent. Faire un tour de Babel, dans son état inquiétant.

Une insomnie récente me l'a fait dater ainsi:

La marche de la pensée, la beauté de ce qui est

Pensée et beauté se disent, parlent;
Pas de dualisme, pas d'idéalisme (c'est le même)
Beauté dit l'apparaître qu'il y a («c'est tout»...)

La nuit le jour
Le griffé cette nuit, le pensé seul à seul,
Une venue, un souvenir,
Je le copie au matin pour vous le lire
«Avec vous» je ne peux que me rappeler

L'écriture est inscrite dans le parler, une possibilité;
C'est un poème de prose, parce qu'il a un commencement et une fin;
Un peu de vérité à l'état net.

Le calendrier façonne le palimpseste des trois temps:
Naguère jadis: *Pâques*
Au jour d'aujourd'hui le 4.4.2015
Tandis qu'avril *aprilis* recommence le toujours

⁴In *Revue critique*, n° 815, p. 285, 2015.

3. L'apocalypse

Un récit d'apocalypse

«Le monde va finir»

Charles Baudelaire

Le monde a fini par finir. Vers la fin l'apocalypse avait démarré sans qu'ils s'en aperçussent. Quittant les mondes de la terre et leurs langues, puis le monde et son langage *espéré*, ils renoncèrent au jugement, au bénéfice du «logiciel».

Révélee, ç'avait été la révélation de la parole à elle-même. A la fin ils effectuèrent «la sortie du langage».

La traduction était une question de vie ou de mort! Il eût fallu traduire *kaluptein* et *apotreptique*, *lanthanesthai* et *alêtheia*. Le combat intestin du *Lêthé* avec *Thaumas*, du ventre et du renard, fut oublié. Le «self» obnubilait; sa cataracte éteignit la clairvoyance au dehors.

Même les écolos se leurraient, faisant confiance à «la planète», bolide stellaire indifférent qui poursuivait son orbe éternelle. «Le naturel», génétiquement modifié, s'effaça. Son clonage hypertechno s'y substitua, installant les prothèses en *tout* point. «Physio» et «organisme» donnaient le change; tandis que l'homonymie («la nature», donc) recouvrait de son voile d'ignorance (celui du pareil au même) la mutation implacable.

Le monde qui tenait à la terre et par le terrestre des choses («nourritures», pour d'anciens auteurs), cessant de mondoyer, émondé, s'immonda, réduit à des «réserves» par le géocide, et finalement à «rien». L'homicide (génocidaire et terroriste) et l'assistance à la procréation installèrent le logiciel eugéniste. L'ordinateur fut réglé sur le contraire de l'apocalypse: la nuée atomique.

Ils disparurent sans s'en apercevoir.

Michel Deguy,
Février 2015